

POÉSIES

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649187942

Poésies by Pierre Cauwet

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

PIERRE CAUWET

POÉSIES

LA VIDA 166

LA VIDA 166

LA VIDA 166

LA VIDA 166

POESIES

Typographie de EDWARD BOSQUI & Co.
Imprimeurs, Rue Clay, San Francisco, Californie.

PIERRE CAUWET

P O E S I E S

Il lui sera beaucoup pardonné,
Parce qu'il a beaucoup aimé.

S. S. ÉVANGILES.

SAN FRANCISCO:
HENRY PAYOT, LIBRAIRE ÉDITEUR,
640, RUE WASHINGTON,

—
1867.

PRÉFACE.

Publier un volume de vers à San Francisco, dans ce milieu des grandes épreuves et des fortes émotions, — milieu très intelligent, — mais très positif, très peu rêveur, presque rude; livrer une pensée déjà incomplète, déjà indécise, aux chances du laborieux et difficile concours de typographes ne parlant pas la langue française; admettre la possibilité d'un succès et de ce succès faire la dot d'une enfant qu'on ne doit pas revoir, c'est là une idée téméraire dont je repousse la paternité.

Mais j'accepte les conséquences de cette idée devenue un fait. Ouvrier, sorti de l'école des Frères à onze ans, sans guide, sans instruction, sans but possible, j'ai essayé de bégayer la magnifique parole de la poésie. Ce que j'ai fait en France, jeune homme et livré à toutes les incertitudes de la vie du peuple, je l'ai continué dans la plaine et dans la montagne, dans la solitude et dans la cité, j'ai usé mon cœur à assouplir ma pensée aux douces choses et aux grandes choses. On me blâme d'avoir livré mes sentiments ou mes sensations à la critique toujours un peu acerbe des contemporains, oubliant que, modeste rimeur, j'ai fait simplement ce qu'ont fait avant moi les maîtres les plus affectionnés dont on admire les œuvres.

Je reproduis aujourd'hui dans un livre ce que vous avez déjà parcouru dans les lignes d'un journal. Je donne tous les vers que j'ai pu retrouver, les mauvais et les bons. Je n'ai reponssé aucune de ces pauvres pièces fugitives, dates des étapes de l'exil. Je ne renie aucun nom, je ne cache aucune défaillance; j'ai le courage de mes fautes, parce que j'ai la certitude d'avoir fait beaucoup pour devenir meilleur. Je ne veux être ni un exemple, ni une leçon. Je ne crois pas au sacerdoce du poète. Un bon vers ne fera jamais un honnête homme d'un gredin. Le poète éprouve plus fortement que les autres et soumet les voix intimes de l'âme au mètre rigoureux du Rythme. Il est l'habilleur de la pensée humaine, c'est tout. Mais si je ne crois pas le poète sacré, je crois la poésie utile et bonne. En somme, suis-je un poète? Je l'ignore. J'ai fait des rimes, les voici. Ne les jugez pas, lisez-les. Seulement, souvenez-vous: — j'ai fait comme vous qui me lisez: — j'ai beaucoup souffert, beaucoup bataillé avec le destin et j'ai beaucoup aimé. Laissez en paix les cailloux de vos jardins. Jésus, qui était doux et pur, a dit une belle parole que je vous épargne. Il en a dit une autre dont je fais l'épigraphe de ce livre.



POESIES.

MA FILLE.

A cette heure elle doit, blanche, rose et châtaine.
Avoir des grands yeux bien brillants ;
Des yeux bleus comme l'aube éclatante et lointaine ;
Des yeux rêveurs et pétulants
Qui disent pour l'enfant : donnez-moi des pastilles !
Et qui, voilés, à dix-sept ans,
Révèlent indiscrets le cœur des belles filles
Dont Dieu fait fleurir les printemps !

On doit me l'habiller d'indienne à grands ramages,
Et, coquette en sa pauvreté,
Sans doute elle babille aux dames des images,
Des sœurs grises de charité.
Le dimanche on la mène à Dieu, dans son église,
Et pour les bons et les pervers
Elle dit sa prière humble et fervente, apprise
Dans les longs soirs des noirs hivers.

Dans sa petite chambre elle a des tourterelles,
Que guettent ses chats indolents ;
Elle passe en jouant ses mains douces et frêles
Dans la laine des moutons blancs.
Elle chante, elle danse, elle lutine et gronde ;
Joyeuse et fâchée à la fois,

O cher oiseau perdu dans la foule du monde,
Comme une rose au fond des bois !

Mon enfant, c'est ma joie et mon âme et mon rire !
Je l'aime et je la vois d'ici ;
Je me dis quelquefois : peut-être elle sait lire :
Peut-être elle lira ceci.
On lui dira : Là-bas, il t'oublie, il prospère,
Cœur fon, par le monde emporté,
Ne lis pas ses chansons car les chants de ton père
Feraient rongir ta chasteté !

O mon enfant, c'est vrai, je suis faible et mon âme
A ses'hivers comme le ciel ;
A tous les vents, c'est vrai, j'ai fait brûler ma flamme,
A des frelons donné mon miel !
J'ai cherché les sentiers des plus faux philosophes,
Suivi la vague et son reflux,
Et ma lyre affadie a su trouver des strophes
Pour des cœurs qui ne battaient plus !

Prodigue, j'ai semé mes chansons parfumées,
Pauvres sons, modique trésor ;
Mon âme s'est ouverte à des âmes fermées
Qui ne s'ouvraient qu'à la clef d'or.
J'ai fait de mes amis décroître l'humble nombre ;
J'ai gardé mon masque rieur,
Mais mon esprit n'est plus qu'un cimetière sombre,
Dont le doute est le fossoyeur.

Pourtant il ne faut pas me blâmer ni me craindre
Oh ! non, ma sainte, il ne faut pas
Me parler méchamment, il faut plutôt me plaindre,
Il faut sur moi pleurer tout bas.
Il faut tendre vers moi tes lèvres adorées ;
Roseau d'or, être mon appui,

Jésus avait pitié des brebis égarées,
O ma fille ! fais comme lui !

Je suis si pauvre, enfant ! tête, bourse et cœur vides,
Le destin ne m'a rien laissé.
Pour tous les buts sacrés j'ai des regards avides,
Mais mon chemin est effacé.
Je lutte, mais ma vie à présent est lassée,
Je suis triste comme la mort,
Je vieillis et j'entends marcher dans ma pensée
L'hôte qu'on nomme le remord !

Aussi faut-il, Marie, être douce et clémente,
Avoir de moi quelque pitié,
Dans mes spectres saignants passer fraîche et charmante,
De mes maux prendre la moitié.
Me cacher sous l'amour mes vains rêves de gloire,
M'arracher au songe menteur,
Et briller dans ma nuit qui s'épaissit plus noire,
Comme un rayon consolateur !

Quand je vais triste et seul, dans les plis des ravines,
Sous ton regard, Seigneur !
Faisant taire aux rayons de tes clartés divines
Mon esprit raisonneur ;
Je revois le passé, le foyer, la famille,
Et, retrouvant la foi,
Je te bénis, mon Dieu, de me garder ma fille,
Ange qui vient de toi !

Et je t'aime d'avoir mis dans ma vie amère,
Pour me sauver du mal,
Cette enfant qui sera belle comme sa mère !
Ce cœur de pur cristal !
Cette âme virginale et dont les ailes bleues,
Planent sur mon néant,
Et me font tressaillir à quatre mille lieues,
A travers l'océan.